

# Les femmes des mangroves et leurs rêves

Réflexion sur leur résistance à l'aquaculture industrielle, « ce système absurde et criminel... sorti des cogitations des colonisateurs »

Cet article de **Marianeli Torres** (marianeli@ccondem.org.ec), de l'Ong C-CONDEM, Équateur, s'inspire de l'intervention qu'elle prévoyait de faire à l'atelier international de l'ICSF à Chennai, Inde, en juillet 2010 (Changer la donne : définir un agenda sur les questions de genre pour soutenir la vie et les moyens de subsistance dans la pêche)

**E**n compagnie des femmes courage de ma communauté, j'ai passé de nombreuses années sur un long chemin pour tenter de récupérer et défendre les territoires de mes ancêtres dans les mangroves de l'Équateur. Ce parcours a renforcé mon engagement en faveur d'un monde différent, un monde où justice serait rendu à mon peuple qui a subi les violences de l'Histoire, un monde constitué de ce dont nous rêvons.

Il manque des mots pour décrire l'existence des femmes de la mangrove, leur quotidien fait de difficultés dans un écosystème merveilleux mais méthodiquement dévasté par la rapacité du capitalisme qui est en œuvre dans un système absurde et criminel : ces élevages industriels de crevettes qui détruisent les mangroves à travers le monde et la vie de milliers de familles qui vivaient de cet environnement.

« La société nous méprise parce que nous sommes des *concheras* (cueilleuses de coquillages) et des *cangrejas* (ramasseuses de crabes), des femmes de la pêche, parce que nous n'avons pas un diplôme universitaire ou le bac, parce que certaines d'entre nous n'ont même pas eu la

chance d'apprendre à lire ou à écrire. Les gens réagissent ainsi parce qu'ils ne savent pas que nous leur apportons à manger, qu'il y a encore, grâce à nous, une nature qui donne la vie. Ils ne comprennent pas que nous sommes, tout autant qu'eux, des êtres humains, que nous sommes différentes mais nécessaires ». Ainsi s'exprimait Jacinta Napa, ramasseuse de coquillages sur l'île de Muisne dans la province d'Elmeraldas, sur la côte nord de l'Équateur. La tonalité de ses mots, prononcés lors de la première réunion des femmes de la mangrove organisée l'an dernier là où elle était née, avait profondément déconcerté les participantes... « Je suis fière d'être femme de la mangrove, ramasseuse de coquillages, femme aux cent amours, qui pétrit chaque jour la boue de ses mains pour trouver à manger, comme fait la bête pour ses petit » : c'est extrait d'un poème écrit par Santa Cagua Vivero, ramasseuse de coquillages aussi, et du même secteur. Et ces mots attestent qu'on a retrouvé sa fierté, son identité.

On a peiné pour retrouver l'estime de soi-même, on a peiné pour savoir d'où l'on vient. Le combat pour récupérer, conserver et défendre l'écosystème des mangroves comme territoire de vie en Équateur est né d'une prise de conscience chez les récolteuses de coquillages de la côte Nord. Elles ont exprimé un profond sentiment de symbiose entre leur propre vie et la vie de cet écosystème. « Comment ne pas t'aimer, Ô ma terre, puisque tu es mon sang, ma fille, ma mère, mon intelligence... ! », dit Santa Cagua Vivero dans un poème où elle en appelle même aux ancêtres qui peuplaient les mangroves pour défendre cet environnement. « Comment faire de mon corps et de mon esprit un rempart pour mettre un terme à la cruauté de ton agonie ? » dit-elle encore.

Les années 1970 ont été marquées par les peines de mort infligées à des milliers d'hectares de mangroves qui florissaient le long des côtes équatoriennes, et offraient travail, nourriture et bien d'autres ressources aux populations locales. Des politiques d'exportation de produits non traditionnels visant à payer aux pays du Nord des dettes illégitimes ont conduit au développement des élevages industriels de la crevette. D'énormes capitaux nationaux, liés

GLADYS CORTEZ



Les récolteuses de coquillages et crustacés ressentent une profonde symbiose entre leur propre vie et celle de l'écosystème de la mangrove

à certains intérêts politiques et économiques, ont été rapidement mobilisés pour transformer les zones de mangrove des estuaires en vastes bassins consacrés à l'élevage industriel de la crevette. Cela a fortement augmenté la richesse des quelques familles qui contrôlaient les exportations et les banques. Mais cette filière s'est développée dans l'illégalité en violant les droits des populations traditionnellement établies dans les zones côtières concernées. C'est dans ce contexte politique et économique que nous avons commencé à nous préoccuper de la situation des femmes de la mangrove, à prendre conscience des menaces pesant sur notre bien-être et notre patrimoine.

Au cours des quatre dernières décennies, les mangroves du littoral équatorien ont été systématiquement détruites. Des milliers de familles appauvries tentent de survivre avec les maigres ressources qui subsistent dans cet environnement ; et des milliers d'autres sont parties vers les grandes villes où elles vivent dans des conditions pitoyables. Pour les femmes de la mangrove, les choses sont encore pires : une double journée de travail, la violence, pas leur mot à dire dans les décisions, accès réduit aux services de santé et d'éducation, impossibilité d'obtenir des emprunts productifs... Tout cela fait partie de leur vie.

Neiva attrape des crabes, Andrea ramasse des coquillages et Edita, qui a vu son environnement détruit, subsiste grâce à l'activité touristique organisée dans ce qui reste de mangrove. Toutes connaissent la même situation : mauvais traitements de la part de leurs partenaires, travail trop lourd et mal rétribué, absence de loisirs, discrimination, problèmes de santé... Cette réalité est si présente dans la vie des femmes de la mangrove qu'elle est parfois considérée comme naturelle, inévitable. Et nous nous sommes mises à réfléchir pour passer à l'action : quelle est notre responsabilité collective face à ces problèmes dont nous aurions tendance à nous détourner en tant que femmes ? Est-ce uniquement aux hommes de la communauté ou à l'organisation de lutter contre une société violente qui malmène ceux et celles qu'elle considère comme les plus faibles ?

Les femmes de la mangrove en Équateur sont des combattantes qui ont manifesté dans les rues pour défendre leurs droits, leurs droits communautaires et non point uniquement individuels. Cette lutte concerne tout le monde : trente années de résistance collective ont

rassemblé grand-mères, mères, filles, petites-filles. Elles sont à la tête du mouvement, et elles en paient le prix fort. Quelqu'un observe : « Ce n'est pas l'homme qui subit les conséquences. Quand il quitte la maison, on ne l'accuse pas d'abandonner fils et filles, et on ne met pas un instant en doute son intégrité morale. Quand il s'en va, il ignore si ses enfants ont de quoi manger, et il ne va pas annoncer son retour. Il est libre d'aller à l'aventure pendant que la femme fait ce qu'on attend d'elle : se sacrifier pour la famille ». Si les femmes ne sont guère parvenues à accéder à des postes de responsabilité dans l'organisation nationale, ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas cette volonté ou les capacités mais parce que la société verrouille les portes et les empêche de participer à la vie publique, au besoin par la violence physique.

Depuis deux ans, au sein de nos organisations et des communautés, nous tentons d'agir pour améliorer la situation des femmes de la mangrove. Leurs difficultés sont une réalité incontournable et chacun doit se sentir responsable pour lutter contre cet état de choses. La perte des droits ancestraux sur la mangrove et sa biodiversité, les violences de l'aquaculture industrielle et de l'État, ce sont des réalités que subissent et les femmes et les hommes qui vivent de pêche artisanale et de cueillette. Mais les femmes sont doublement victimes de discrimination et d'exclusion, comme paysannes, migrantes, travailleuses et comme responsables de la maison, du foyer.

Les femmes de la mangrove ne pensent pas qu'en luttant pour leurs droits elles vont apporter la division. Au contraire, elles sont convaincues que ce combat devrait rassembler et les hommes et les femmes, et que la défense de l'écosystème de la mangrove ne pourrait être complète et véritable si elle n'incluait pas en même temps les droits des femmes.

Ce qu'il faut maintenant avant tout c'est de répondre à la crise par des moyens qui ne porteront pas préjudice aux générations futures. Nous devons renforcer la lutte, la lutte du peuple, des femmes, plus que jamais. Nous ne pouvons laisser en héritage à nos fils et nos filles un monde construit sur les rêves des colonisateurs, et qui nous a incité à renier notre identité et vouloir être ce que nous ne sommes pas, un monde qui nous a appris à détruire la nature au nom du développement sans prendre le temps de réfléchir et de constater que, ce faisant, nous nous détruisons nous-mêmes. ❏

**« Je suis fière d'être femme de la mangrove, ramasseuse de coquillages, femme aux cent amours, qui pétrit chaque jour la boue de ses mains pour trouver à manger, comme fait la bête pour ses petits »**